

LES ANARCHISTES ITALIENS ET LA RÉVOLUTION RUSSE...

Ce fut réellement une «*brève illusion*» que celle des anarchistes concernant *Octobre Rouge*. Jusqu'à l'aube des années 1920, on peut dire que, pour ce qui concerne le mouvement ouvrier italien dans toutes ses composantes, ils étaient encore peu nombreux ceux qui avaient entrepris une critique sérieuse du bolchevisme. On peut citer à cet égard: le courant réformiste, minoritaire dans le P.S.I. monopolisé par les maximalistes de Giacinto Menotti Serrati (1) et sur le point de quitter le parti; Pietro Nenni (2), républicain (promoteur de l'*Assemblée constituante démocratique*, conçue comme une alternative aux Soviets) et, dans le milieu révolutionnaire, les anarchistes Errico Malatesta et Luigi Fabbri (favorables aux Soviets comme expression de la démocratie directe de base, mais opposés à la dictature du parti).

«(...) *Nous nous gardons bien d'émettre un quelconque jugement sur leurs intentions, que nous croyons honnêtes. Mais nous constatons encore une fois la contradiction irréconciliable entre les principes idéaux du socialisme et la conquête du pouvoir politique. [...] Si les rapports des journaux ne sont pas totalement mensongers, on répète à Petrograd l'erreur de la Commune de Paris contre la liberté de la presse, et l'erreur de la première révolution française, la persécution des révolutionnaires qui ne sont pas tout à fait d'accord avec le gouvernement...*» (3).

Le schéma d'interprétation adopté consiste à effectuer des comparaisons entre le 1789 français et le 1917 russe, une révolution libérale-bourgeoise et une révolution socialiste populaire, dont on sauvegarde le caractère progressiste de la première phase.

Il s'agit en grande partie de voix isolées, et souvent pas écoutées. Avec la majorité de ses dirigeants, la masse laborieuse semblait plutôt suivre de manière compacte le mythe révolutionnaire bolchevik. La gauche marxiste et social-démocratique n'a jamais fait les comptes exacts et réels concernant le concept triomphant d'État-nation, qui a émergé de la guerre; et elle n'abandonnera pas le nationalisme en faveur de l'internationalisme.

Le parallèle entre Lénine et Mussolini établi - presque en temps réel avec les événements - par les analyses de Georges Sorel, qui plus tard seront largement reprises par les politologues, est embarrassant à certains égards et curieux, au moins aux yeux des observateurs d'aujourd'hui. Les deux révolutions, celle de gauche et celle de droite, legs contradictoires de la conflagration européenne, mises en œuvre à la fois par des avant-gardes de militants et avec des méthodes élitistes et violentes, auraient vu la prompte et symétrique transformation du mythe en religion d'État et le soudain passage au parti totalitaire, puis au despotisme institutionnalisé.

(1) Neutraliste pendant la Première Guerre mondiale, Giacinto Menotti Serrati fut l'éditeur de *l'Avanti!*, l'organe de presse du P.S.I., qu'il dirigea après l'exclusion de Mussolini en 1914. Il y publia le *Manifeste de Zimmerwald* malgré la censure et poussa le P.S.I. à soutenir la révolution d'octobre. Il fut élu au comité exécutif de *l'Internationale communiste* lors de son second congrès en 1920, mais il s'opposa à la rupture avec les réformistes en 1921. Il anima dans le parti socialiste une fraction «*maximaliste*» qui fusionna en 1924 avec le *Parti communiste* dont il intégra le comité central. (N.D.T.).

(2) Pietro Nenni fut aux côtés de Mussolini favorable à l'intervention italienne pendant la Première Guerre mondiale mais se détourna du fascisme et adhéra au *Parti socialiste italien* en 1921. (N.D.T.).

(3) Luigi Fabbri, «*I fatti di Russia*», *l'Avvenire Anarchico*, 1918.

Pour ce qui concerne les anarchistes italiens, pendant l'année inoubliable de l'*Octobre rouge*, ils réaffirmèrent leur solidarité inconditionnelle avec la Russie insurgée, comme ils l'avaient déjà fait en 1905. En février 1917 arrivèrent de Moscou et de Saint-Pétersbourg les premières nouvelles de la révolution victorieuse. Neuf ans plus tôt, la rédaction de *Il Libertario* avait organisé à Rapallo, le 12 avril 1908, un congrès national anarchiste «*Pour la Révolution russe*». Le lien et la sympathie envers les anarchistes russes avaient toujours été forts - il suffit de citer Bakounine et Kropotkine -, ainsi qu'envers le mouvement populiste. Ne pouvant certainement pas prévoir l'étouffement par les bolcheviks de toute instance socialiste libertaire et la dégradation bureaucratique conséquente, les anarchistes italiens, en même temps que de nombreux jeunes socialistes, glorifièrent en 1917 Lénine et la révolution.

Un Camillo Berneri, à peine plus âgé qu'un adolescent, vingt ans avant de tomber à Barcelone victime du stalinisme, écrivit même dans *Guerra di Classi* (6 octobre 1917) un article à la gloire de Lénine, avec le titre énigmatique: «*Avec Kerensky ou Lénine?*». L'enthousiasme pour la révolution russe, bien que seulement au début, se manifesta également de l'autre côté, à savoir dans le camp de l'interventionnisme où on pensait que la Russie resterait engagée militairement contre l'Allemagne. Le «socialiste» Mussolini avait en effet écrit: «*Cette fois, la révolution avait des muscles. Elle devait vaincre et elle a triomphé en se propageant des rives de la Neva à la cité sainte du Kremlin; elle a complètement triomphé. Journées historiques qui commencent une ère nouvelle*» (*Il Popolo d'Italia*, 17 mai 1917).

Pour dissiper tout doute et réaffirmer le «Non» à la guerre, une délégation russe intervint en Italie; et à cette occasion eurent lieu partout des arrêts de travail et des rassemblements avec des milliers de participants. «*Les délégués russes - témoigna Armando Borghi - en restèrent stupéfaits, je me souviens les avoir surpris avec des larmes aux yeux lors du meeting de Florence. Nous sommes venus découvrir la révolution en Italie, disait Goldenberg, chef de la mission russe, lors du grand meeting qui eut lieu à la Maison du Peuple de Rifredi*».

Le 15 avril 1917 se tint à Florence une réunion nationale clandestine. Y étaient représentés l'*Union syndicale italienne* avec son secrétaire général Borghi et le *Comité d'action internationaliste anarchiste*; parmi les délégués se trouvaient Pasquale Binazzi, Temisto de Monticelli, Virgilio Mazzoni, Torquato Gobbi et d'autres. Selon des sources policières étrangement bien informées, lors de cette réunion il fut décidé d'imprimer un manifeste «*en direction du peuple russe en révolution*», de mettre sur pied un plan d'insurrection dès que la révolte aurait éclaté en Allemagne; il fut également établi, en raison de la censure de la correspondance, de confier la transmission des nouvelles aux militants anarchistes de confiance du syndicat des cheminots. La possession par la police de tous ces renseignements et le fait que Binazzi, arrivé à La Spezia au retour de Florence ait été perquisitionné (mais on ne trouva rien sur lui), prouve certainement l'existence d'un espion en contact avec les participants à la réunion.

L'enthousiasme pour la Révolution russe - qui n'était pas encore identifiée à l'orthodoxie marxiste, alors inconnue - fut tel que le *Comité d'action internationaliste* donna son adhésion à la *Conférence internationale de Stockholm* convoquée par le «*Comité des ouvriers et des soldats de Petrograd*», proposant de nommer trois représentants choisis entre Errico Malatesta, Luigi Molinari, Pasquale Binazzi, Luigi Bertoni, Virgilio Mazzoni. Luigi Fabbri, Nella Giacomelli et Guglielmo Boldrini se montrèrent sceptiques et exprimèrent de vives réserves sur l'éventuelle participation d'anarchistes à la conférence suédoise convoquée par les «soviets». Il est à noter, cependant, que l'initiative, bien qu'elle eut suscité un considérable débat dans les rangs du mouvement ouvrier et socialiste européen, n'eut jamais de réalisation.

En cette même année 1917, le mécontentement populaire en Italie contre la guerre, avec ses conséquences de deuils et de misère, se fit encore plus sentir. Les événements de Turin furent mémorables lorsque, du 22 au 26 août, la population se révolta et fraternisa avec des unités militaires qui avaient déposé leurs armes. Au cours de la grève eurent lieu de violents affrontements armés entre la police et les manifestants. Le bilan fut tragique: cinquante morts et deux cents blessés parmi les participants aux manifestations, dix morts et trente blessés parmi les forces de l'ordre, en plus de huit cents ouvriers arrêtés. Les mouvements de Turin - comme l'écrivit plus tard le futur dirigeant communiste Palmiro Togliatti - avaient été préparés par les anarchistes et par des éléments de la gauche du P.S.I.

Dans le sillage de toute cette agitation insurrectionnelle et avec le renforcement du mythe bolchevik et internationaliste, on assistait, en lien avec l'état de guerre, à une reprise de l'organisation territoriale libertaire. Dans les premiers mois de l'année s'étaient tenues des conférences à caractère régional en Émilie-Romagne, en Lombardie, dans les Pouilles, en Ombrie et dans les Marches. Comme à Turin, dans beaucoup d'autres parties de l'Italie fut réalisée une importante alliance, et souvent l'unité d'action entre anarchistes et

syndicalistes avec le reste de la gauche révolutionnaire, en particulier avec les membres de la *Fédération de la jeunesse socialiste*, avant tout au nom de l'anti-militarisme et de l'opposition à la guerre, et puis aussi pour la sympathie partagée concernant les événements russes.

Des oppositions persistaient en revanche avec les républicains qui étaient en grande partie passés à l'interventionnisme. Le phénomène unitaire se manifestait principalement par son incontestable caractère générationnel. Presque partout en Italie se formèrent des groupes de jeunes, à composition «mixte», qui souvent s'organisaient à travers les différentes activités de propagande, les initiatives publiques, la collaboration éditoriale avec la presse anarchiste, en particulier avec les feuilles hebdomadaires alors les plus importantes au niveau national: *Il Libertario* de La Spezia et *L'Avvenire anarchico* de Pise.

A Florence se tint une conférence nationale clandestine de la gauche socialiste à laquelle participèrent également des délégués anarchistes. Un projet de publication, conçu par Berneri - à l'époque étudiant en philosophie et élève de Gaetano Salvemini - pour un journal au titre évocateur *La Giovane Internazionale* (*La jeune Internationale*) n'aboutit pas. Les relations avec les socialistes s'intensifièrent en cette période, également du fait d'un certain intérêt montré par les anarchistes envers les propositions d'«*abstentionnisme*» politique préconisées par les adeptes d'Amadeo Bordiga, rédacteur en chef du *Soviet de Naples*. Avec l'évolution, en 1917, du pacifisme international vers un internationalisme révolutionnaire plus approprié, le processus de diversification et de détachement par rapport au gradualisme socialiste qui jusque-là avait dominé de manière presque incontestée, trouvait une plate-forme organisationnelle dans les groupes anarchistes.

Dans le camp ouvrier, furent particulièrement importants le rôle de l'U.S.I., scission syndicaliste révolutionnaire issue de la *Confédération générale du travail* [*Confederazione Generale del Lavoro*], surtout dans les secteurs de la métallurgie et des mines et qui ont eu des conquêtes importantes dans le domaine juridique menées par la mobilisation industrielle, et du *Sindacato Ferroviari Italiani* [*syndicat des cheminots italiens*] dirigé par des anarchistes. Et c'est ce même syndicat des cheminots qui, lors de son huitième congrès national, avait décidé à l'unanimité, à huis clos et sur la proposition de Augusto Castrucci, l'appel à une éventuelle grève révolutionnaire, sous certaines conditions, cependant: «*Le Comité central du syndicat des travailleurs du rail devra attendre l'appel à la grève du P.S.I., de la C.G.d.L. et de l'U.S.I. A cette condition cependant: que ces trois organisations s'emploient à mettre en œuvre la grève non pas sous la forme d'une simple protestation, mais avec l'objectif précis d'une grève révolutionnaire*» (4).

Consciente de l'expérience négative et de l'échec de la *Semaine Rouge* de 1914, pour cette fois le S.F.I. décida prudemment d'attendre - mais en vain - la participation officielle et directe des organisations ouvrières à une grève insurrectionnelle qui serait le prélude à la Révolution.

Une fois la guerre terminée, le regard des anarchistes italiens resta tourné vers l'Orient, avec encore quelque espoir. Lors du congrès de fondation de l'*Union communiste anarchiste italienne*, tenu à Florence en avril 1919, fut approuvée une motion chargée d'espoir:

«*Les anarchistes réunis en congrès, face à la convocation par le soviet de Moscou du congrès pour la constitution d'une Troisième internationale révolutionnaire, dans le but principal de faire revivre dans cette instance, si elle est vraiment socialiste et insurrectionnelle, les principes affirmés par la Première internationale qui, en Italie, fut explicitement bakouninienne et anarchiste, bien que, peut-être à cause de la censure, ils ne soient pas cités dans la circulaire de convocation en question(...), mandatent le Comité de l'U.A.I. pour qu'il se mette en relation, de la manière indiquée dans la présente discussion, avec les promoteurs de ce Congrès pour y faire admettre leur représentation afin qu'elle y soutienne les revendications extrêmes de l'anarchisme*» (5).

Alors que le fascisme italien frappait déjà à la porte, Errico Malatesta, dans un article consacré à la relation avec les communistes, dépeint ainsi la situation créée dans le mouvement ouvrier international:

«*(...) Il est étrange de parler de front unique et de solidarité révolutionnaire quand ceux qui ont rendu des services signalés à la révolution et qui, pour la révolution, sont toujours prêts à se battre, sont maintenus en prison comme contre-révolutionnaires*» (6).

(4) Rapport du Congrès S.F.I. tenu à huis dos.

(5) *Il Libertario*, 17 avril, 1919.

(6) *Umanità Nova*, 16 mai, 1922.

À la fin des années vingt, la critique libertaire contre le régime soviétique se fit encore plus déterminée et généralisée. Et on dénonça avec vigueur la continuité du stalinisme avec la précédente gestion léninienne du Parti et de l'État, la dégénérescence inéluctable de la prétendue dictature du prolétariat en une tyrannie personnelle et féroce. On met en évidence le thème des coûts humains incalculables consécutifs à la collectivisation forcée des campagnes, à la consolidation de la bureaucratie d'État et à la formation d'une nouvelle classe dominante inédite; enfin, on dénonça la supercherie représentée par l'identification mystificatrice de l'URSS avec le mouvement ouvrier international.

Avec 1917, la Révolution s'était affirmée avec l'assaut du Palais d'Hiver et la saisie symbolique et effective du pouvoir par une poignée de bolcheviks. Ce fut une «*guerre de mouvement*» à laquelle se serait associée, en Occident, la fameuse «*guerre de position*» héritée des stratégies militaires pensées par Antonio Gramsci. Toujours purement une question de pouvoir.

Pour Luigi Fabbri au contraire, «*Soviet et dictature ne sont pas la même chose, l'un est à l'opposé de l'autre...*». Il est donc nécessaire d'attribuer aux anarchistes un rôle central dans la lutte contre les bolcheviks. Ils se dépensèrent au maximum pour maintenir l'autonomie sociale et politique des conseils et des comités d'usine, bien qu'ils subirent la fascination initiale d'un slogan tel que celui lancé par Lénine: *Tout le pouvoir aux Soviets!* Cela pendant quatre années intenses, jusqu'à la répression sanglante de Kronstadt de 1921.

Considéré à notre époque, le jugement des anarchistes italiens sur la Révolution russe a parfois reproduit les mythes et les désillusions qui ont résulté des nombreuses défaites subies au cours du XX^{ème} siècle. Même en 1936-1939, la guerre d'Espagne s'était présentée comme un nouvel espoir transformé en tragédie, une véritable rupture finale dans un parcours chaotique, conclusion d'un long rêve. Selon Giampietro Berti (1998) - une interprétation cependant très discutée: «*dans la révolution russe, il est possible de constater pour la première fois les délétères effets pratiques subis par l'anarchisme en raison de sa complète transformation du politique en éthique*» (7).

Giorgio SACCHETTI.
Traduit de l'italien par R.B.

Giorgio SACCHETTI est diplômé de sciences politiques à Florence en 1983 avec une thèse sur l'anarchisme. Il est titulaire d'un doctorat en histoire du mouvement syndical. Il est également directeur de la *Rivista Storica dell'Anarchismo*, rédacteur de *Germinal*, «*revista de estudios libertarios*» (Espagne) et de *Disidencias* (France), il a publié des essais et monographies sur différents sujets de recherche, parmi lesquels l'histoire sociale et politique du XVIII^{ème} et du XIX^{ème} siècle, sur le syndicalisme révolutionnaire, l'antifascisme et l'anarchisme.

(7) La citation exacte de Giampietro Berti est la suivante: «*nella rivoluzione russa è possibile constatare per la prima volta i deleteri effetti pratici scontati d'all'anarchismo a causa del suo complete risolvimento della politica nell'etica*».

Notes sur les notes (A.M.):

(3) «Les faits en Russie».

(7) «*Dans la révolution russe il est possible de constater pour la première fois les effets pratiques délétères payés par l'anarchisme à cause de sa complète transformation de la politique dans l'éthique*».
